

On en eut la preuve quelques années plus tard, en 1849, il y a juste quarante ans, quand lord Elgin inaugura le rétablissement de la langue française dans le parlement canadien.

On avait tant bataillé pendant sept ans que la victoire resta enfin aux Canadiens-Français. Une belle revanche, n'est-ce pas ?

Lord Elgin prononça, ce jour-là, le discours du trône *en français* !

« C'était une chose inouïe dans les fastes parlementaire, dit Turcotte, car autrefois les gouverneurs du Bas-Canada lisaient leurs discours en anglais, et le président du Conseil législatif en répétait la lecture dans la langue française. Cette bienveillance de la part du gouverneur causa une profonde sensation. Les Canadiens français étaient heureux de voir la réhabilitation de leur langue proscrite par les haines anglaises, et c'est à cette occasion que le vénérable M. Viger s'écria : « Que je me sens soulagé d'entendre dans ma langue les paroles du discours du trône ! »

Ces souvenirs sont bons, et c'est pourquoi j'ai tenu à en parler.

* * Vous avez sans doute remarqué souvent cette manie qu'ont certains individus de marcher au bras des femmes ou jeunes filles avec lesquelles ils se promènent.

J'ai même vu hier un grand flandrin, portant le costume militaire, dévaler ainsi au bras d'une jeune fille toute petite et mignonne.

Une anglaise écrit à ce sujet : « L'homme cesse peu à peu d'être le brave défenseur de notre sexe. Autrefois, nous le regardions avec confiance et nous nous reposions sur lui. Maintenant, hélas ! tout est changé. Il appuie paresseusement son bras sur le nôtre, et nous sommes forcées de le traîner avec nous. »

Règle générale, mesdemoiselles, un homme qui s'appuie sur votre bras a quelque chose de détraqué dans le cerveau.



NOTES HISTORIQUES

La population de MONTRÉAL était, en 1720, de 3,000 âmes.

M. de VAUDREUIL est mort le 10 octobre 1725, après avoir gouverné pendant vingt-et-un ans. Son successeur fut le marquis de BEAUHARNOIS.

Le village SAINT-GABRIEL demanda au parlement provincial, durant la session de 1886, un acte pour pouvoir s'annexer à Montréal. Il lui est accordé.

Après la levée du siège de Québec par le chevalier de Lévis, ce dernier se retira à MONTRÉAL, auprès du gouverneur-général, M. de Vaudreuil. Ce gouverneur fit ériger de nouvelles fortifications immédiatement à Montréal, en 1760.

Après la défaite des Français, la flotte de Murray arriva, le 25 août 1760, à quatre lieues au-dessous de Montréal, et portait 3,000 hommes de troupes ; le général Amherst débarqua à Lachine avec 10,000 hommes. Toutes les troupes françaises rentrèrent alors dans la ville et ne se montaient guère qu'à 3,000 hommes, non compris 500 qu'il y avait sur l'île Sainte-Hélène. Le gouverneur-général, voyant l'impossibilité de résister avec d'aussi faibles ressources, tint une assemblée dans la nuit du 6 au 7 septembre, où on lut un mémoire sur l'état de la colonie et un projet de capitulation. Elle fut proposée le 7 au matin, au général Amherst, qui accepta tout excepté les honneurs demandés par les Français, il exigea qu'ils missent bas les armes, livrassent leurs drapeaux et ne servissent pas durant la guerre. Les Français se soumirent.

Par le traité de paix du 10 février 1763, la France céda à l'Angleterre le Canada et ses dépendances. D'un autre côté, l'Angleterre confirme et assure aux habitants du Canada le libre exercice du culte ainsi que les autres articles de la capitulation de Montréal.

ENTRE POÈTES

M. W. Chapman, notre poète distingué, avait adressé à M. Benjamin Sulte le sonnet suivant :

A BENJAMIN SULTE

Sans crainte, le mineur s'enfonce sous la terre,
Cherchant, presque à tâtons, le filon précieux,
Mais l'émotion fait trembler l'audacieux,
Quand son pic rebondit sur le quartz aurifère.

Il tressaille de joie en face de la pierre
Ou l'or brille pour lui comme un reflet des cieux ;
Il caresse aussitôt maint rêve ambitieux,
Et déjà l'avenir éblouit sa paupière.

Vous êtes ce chercheur hardi, jamais lassé ;
Vous fouillez constamment dans l'ombre du passé ;
Autour de vous la nuit se fait souvent bien noire :

Et vous sentez frémir votre cœur satisfait,
Si vous mettez la main tout à coup sur un fait
Dont vous pouvez encore enrichir notre Histoire.



Montréal, août 1889.

M. Sulte, toujours spirituel, répondit par celui-ci :

A W. CHAPMAN

C'est amusant d'écrire !
(MUSSET)

Quand on a du talent avec l'art de bien dire,
Et que l'esprit s'arrête à creuser un projet,
Fut-ce le plus banal ou le plus grand sujet,
C'est amusant d'écrire.

Je t'ai vu travailler à tourner un sonnet.
Ici le mot " travail " doit te faire sourire,
Car la rime et le vers subissent ton empire
Toujours du premier jet.

Ton partage, mon bon, ce n'est pas la richesse,
Mais à toi la nature et l'ombre du midi,
En flânant sans paresse !

Tu n'es pas comme un autre — et cela te suffit,
D'ailleurs, tu laisseras dans l'écho de la presse
Un nom qui retentit.



Septembre 1889.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XV^E SIÈCLE

CHARLES D'ORLÉANS

Ce poète, père de Louis XII et grand oncle de François Ier, naquit en 1391 et mourut en 1465. Charles d'Orléans, que plusieurs des critiques trouvent supérieur à Villon, est l'écrivain le plus parfait du XV^e siècle sous le rapport des idées et du style.

Abandonnant la rudesse de ses devanciers, il s'attacha surtout à donner à son langage une délicatesse exquise et un enjouement plein de finesse. Homme de génie, il sut trouver dans l'idiôme français des expressions qui ne s'oublient point et qui demeurent toujours vraies.

« Son volume de poésies, dit Villemain, est le plus original du XV^e siècle ; c'est le premier ouvrage où l'imagination soit correcte et naïve, où le style offre une élégance prématurée. »

Cependant, dans les poésies si délicates de Charles d'Orléans, on rencontre bien quelques empreintes de rouille, mais en faire un crime à ce poète charmant serait d'un purisme outré. La langue française était loin d'avoir atteint la perfection ; on y rencontrait des termes barbares, des locutions vicieuses qui, pour disparaître, exigeaient des hommes de génie. Ce furent Villon et Charles d'Orléans qui, au XV^e siècle, remplirent ce rôle important. Ainsi, malgré quelques défauts bien pardonnables pour cette époque, les œuvres de Charles d'Orléans sont peut-être ce que le moyen-âge a produit de plus charmant, de plus délicat.

PHILIPPE DE COMINES

Philippe, le Tacite du XV^e siècle, naquit au château de Comines, en Flandre, dans l'année 1445. Son éducation, malgré la haute situation de ses parents, fut beaucoup négligée. A dix-neuf ans, il s'enrôla sous les drapeaux de Charles le Téméraire, et, pendant huit ans, suivit ce prince belliqueux dans toutes ses expéditions. Louis XI, qui avait remarqué les talents extraordinaires de Philippe de Comines, fit tout son possible pour le détacher du parti de Charles, son ennemi mortel ; il y parvint, et, depuis lors, de Comines fut l'ami, le conseiller intime du roi de France.

Élevé à la charge importante de Sénéchal de Poitou, il remplit avec fidélité et justice tous ses devoirs. Louis XI le chargea de plusieurs missions diplomatiques dont il se tira avec le grand honneur. Parvenu aux plus hautes places du royaume, de Comines donna en mariage sa fille, Jeanne, au comte de Penthièvre, René de Bretagne ; par cette alliance, il devint l'ancêtre des familles royales de France, d'Espagne et de Portugal. Ce célèbre écrivain mourut à Argenton, le 17 octobre 1509.

De Comines n'a point la grâce, la délicatesse de Froissart ou de Joinville, mais il possède au suprême degré cette sagacité politique, ce coup d'œil qui voit immédiatement dans tout le principe, la cause première.

« Il a, dit Montagne, autorité et gravité, et sent partout son homme de bon lieu élevé aux grandes affaires. » Ses mémoires, le monument en prose le plus parfait du XV^e siècle, seront toujours lus avec le plus grand intérêt.

* *

ALAIN CHARTIER

Cet écrivain, qui fut poète et historien, naquit en 1386. On connaît peu de détails sur son enfance. Charles VII se l'attacha comme conseiller.

Chartier était un des hommes les plus laids de son siècle, mais aussi un des plus beaux esprits. On se rappelle cette charmante anecdote racontée par Pasquier. Un jour, la reine Marguerite d'Écosse vit Alain Chartier dormant profondément sur une chaise. Elle s'approcha alors du poète et lui donna un baiser, « chose dont s'estant quelques-uns émerveillés, parce que nature avait enchassé en lui un bel esprit dans un corps laid, » la reine répondit qu'elle avait baisé non pas l'homme, mais « la bouche d'où sortaient tant de mots dorés. »

On cite parmi ses principaux ouvrages l'*Histoire de Charles VII* et le *Quadrilogue*, où il se pose en quelque sorte comme juge de son époque. Malgré ses qualités d'historien, Alain Chartier est préférable cependant comme poète. Parmi ses nombreuses poésies, on remarque *Le débat du réveil-matin*, *la Belle-Dame sans mercy*, *le Livre des quatre Dames*, etc. Dans ses vers, Chartier n'évite pas assez la monotonie ; ce qui en rend la lecture fade et fatigante. Alain Chartier est la souche de la célèbre famille de Lotbinière qui illustra le Canada et qui, aujourd'hui, est dignement représentée par les familles Harwood, de Vaudreuil.



ÉTYMOLOGIE

SUISSE

La Suisse était connue des Romains sous le nom de Helvétie. Après avoir changé de maîtres cinq ou six fois, sous le règne de l'empereur Albert de Habsbourg, les cruautés de Gessler firent soulever les cantons d'Uri, de Schwitz et de Unterwald. Après de nombreuses défaites, ils battirent enfin le duc Léopold I, le propre fils de l'empereur. Les délégués des trois cantons se réunirent dans le bourg de Schwitz et y adoptèrent l'alliance perpétuelle. En souvenir de cette alliance, on donna au pays tout entier le nom du bourg où les Suisses s'étaient déclarés indépendants. Quand à l'origine et à l'étymologie du mot Schwitz, lui-même, personne ne le donne. HECTOR SERVADÉ.